ne laisse pas ses ouvrages imparfaits, elle prospérera, elle croîtra cette maison sainte où nous sommes réunis, formée par les prières, plus encore par les soins d'une supérieure vénérable qui avait tant soupiré après le jour qu'elle voit enfin, et qui volontiers dirait comme le saint vieillard de l'Evangile : Maintenant laissez aller mon âme en paix, mes vœux sont accomplis; je revois ce Calvaire sur lequel je m'étais consacrée à vous et sur lequel j'ai désiré mourir. Oui, elle prospérera cette maison sanctifiée par la bénédiction d'un prélat sur lequel reposent tant d'espérances, et qui, sous les yeux du pasteur que le ciel nous avait réservé dans sa miséricorde, se dispose à être comme lui le guide du troupeau par ses exemples, non moins que le père par ses bienfaits. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION

DE LA PREMIÈRE PIERRE

DE LA CHAPELLE

DU MONASTÈRE DU TEMPLE.

28 MAI 1821.

N'APPROCHEZ pas de ce lieu sans donner quelque marque de respect et de crainte. Quittez votre chaussure, car la terre où vous êtes est sainte : *Locus in quo stas, terra sancta est* (1). Ces paroles, que le ciel fit autrefois entendre à Moïse qui s'avançait vers le buisson ardent où Dieu faisait éclater sa gloire, ne pourrait-on pas les adresser avec raison à ceux qui s'avanceraient vers cette enceinte? ne pourrait-on pas leur dire : Ne portez ici vos pas qu'avec le sentiment d'une religieuse frayeur, car elle est sacrée la terre que vous aller fouler aux pieds : *terra sancta est?* Oui, elle est sacrée, et par les infortunes inouïes, et par les vertus héroïques dont elle a été le témoin au temps de nos discordes impies; comme elle l'est aussi par la sainteté de ces filles du désert, de ces anges mortels qui l'habitent maintenant. C'est en ces lieux qu'a gémi, qu'a essuyé les traitements les plus barbares, ce que la terre pouvait avoir de plus digne de sa vénération et de son amour; c'est en ces lieux qu'ont été livrées à d'inexprimables angoisses les plus augustes victimes des fureurs populaires. O jours de sang et de larmes; ô scènes déchirantes et cruelles! forfaits à jamais lamentables, que je n'ose même pas rappeler, que tout cœur français voudrait

(1) Exod. III, 5.

I.

POUR UN MARIAGE.

La religion, qui reçoit le chrétien à son entrée dans la carrière de la vie, qui le suit jusqu'au terme de sa course pour inspirer tous ses sentiments et diriger tous ses pas, ne pouvait abandonner ses enfants dans une circonstance solennelle qui décide de leur destinée pour le temps et pour l'éternité. Aussi se présente-t-elle à vous, aujourd'hui, riche de bénédictions et de promesses; au milieu de la joie des familles, elle déploie ses pompes sacrées; c'est le ciel même qu'elle appelle pour témoin de vos serments. Du haut de son trône éternel, un Dieu père et conservateur du genre humain les ratifie; et le sang adorable de Jésus-Christ va changer des liens terrestres et fragiles en une union toute divine.

Les lois qu'elle vous impose n'ont rien qui vous soit étranger ni qui doive alarmer votre cœur; elle vous demande de rester fidèles à Dieu, et de vous dévouer, pour lui plaire, à vous rendre mutuellement heureux. Ah! ce n'est pas vous qui pourriez l'oublier jamais, ce Dieu que la piété de vos mères, si vertueuses, si chrétiennes, vous apprit à craindre et à aimer dans les premiers jours de votre vie : toujours vous chérirez la religion comme le premier de vos devoirs et le plus doux de vos liens. N'est-ce pas elle qui seule peut vous offrir la garantie de vos principes et de vos sentiments? Elle seule rendra vos affections durables en les rendant saintes et pures; par elle, vous vous unissez aujourd'hui, pour ne cesser jamais de vous aimer, et les nœuds que vous allez former deviennent non-seulement inviolables, mais éternels.

Après le soin de plaire à Dieu, ou plutôt par ce senti-

ment même de religion que réclament toutes les affections humaines comme leur appui nécessaire, vous placerez au premier rang l'obligation de vivre l'un pour l'autre par un dévouement invariable et sans bornes à votre bonheur mutuel.

Vous, Monsieur, vous chérirez dans votre épouse la compagne que Dieu vous a donnée pour embellir votre vie, pour vous aider à en supporter les peines et à en remplir les devoirs. Fidèle à l'esprit de la religion, vous saurez tempérer une prééminence nécessaire, par la tendresse, le respect et l'honneur; vous l'aimerez, vous dit l'Apôtre, comme une portion de vous-même : *Qui suam diligit uxorem, seipsum diligit* (1). Ainsi vous comblerez les vœux de ces respectables parents dont le choix remet dans vos mains leur plus précieux trésor. C'est un père vertueux que nous avons vu, fidèle aux plus touchants souvenirs, chercher dans cet unique et tendre gage la seule consolation qu'il ait voulu connaître. C'est une mère qui depuis tant d'années n'a semblé vivre que pour remplir un triste et pieux engagement dont vous recueillez tout le prix. Ah! lorsqu'ils viennent au pied des autels vous confier les vertus, le bonheur, le salut d'une enfant sur qui reposent tant d'affections et d'espérances, un noble sentiment vous associe à tous leurs vœux; dès longtemps votre cœur les avait prévenus, et il ne se démentira jamais.

Et vous, Mademoiselle, vous vous acquitterez envers votre époux, en réalisant pour son bonheur tout ce que promet votre jeunesse. Qu'il trouve toujours en vous la même modestie, la même douceur, avec cette soumission chrétienne qui envisage dans ce sacrement l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, et s'unit saintement à un époux comme à son chef et à son appui. Eh! qui mieux

(1) Ephes. v, 28.

que vous doit connaître ce que peut la piété pour le bonheur des familles? Les modèles sont sous vos yeux, et ils ne nous laissent rien à vous apprendre. Que vos regards s'arrêtent surtout sur cette seconde mère à qui vous devez tout ce que vous êtes. Aujourd'hui, pour prix de ses soins, elle vient vous demander de lui rendre par vos vertus celle qu'elle vous rendit par sa tendresse : une double dette vous est imposée; imitez-la l'un et l'autre, et il ne nous restera rien à vous souhaiter.

C'est maintenant enfin que vous prenez ensemble votre rang dans la société; et quels devoirs elle vous impose! Ici tous les souvenirs se réveillent; à la présence des parents se joint la mémoire des aïeux. Un jour, plaise au ciel que ce soit bien tard! vous vous trouverez à la tête d'une illustre maison, où l'élévation des sentiments, la bonté, la générosité, ont relevé d'âge en âge l'éclat du sang et de la grandeur; d'une famille toujours plus ambitieuse de mériter les honneurs que de les obtenir, et encore plus distinguée dans nos annales par les services qu'elle a rendus que par les dignités dont elle a joui. Gloire, vertus, religion, piété, vous environnez de toutes parts ces jeunes époux!

Mais qui peut, ô mon Dieu, répondre de leur bonheur si vous ne daignez les bénir? que serviraient les avantages dont le monde peut les flatter, s'ils devenaient jamais infidèles à votre grâce? Oui, mon Dieu, vous les bénirez, vous les sauverez, ces enfants de tant d'amour, de tant de soins, de tant de larmes; vous leur donnerez de continuer avec gloire la noble tradition de la religion et de l'honneur dont ils resteront dépositaires. Puissent-ils retracer eux-mêmes et voir revivre autour d'eux les grands exemples qui les entourent, et consommer dans votre amour une vie longtemps heureuse par la concorde mutuelle et par l'observation de vos lois saintes! Ainsi soit-il.

BIBLIOTECA CENTRAL

II.

POUR UN MARIAGE.

Avant de recevoir les promesses que vous venez renouveler au pied des autels, et de les consacrer par les bénédictions de mon ministère, je me plais à vous féliciter l'un et l'autre du choix que chacun de vous a fait dans la chose la plus sérieuse de la vie; et je veux avec vous, avec vos familles, avec tout ce qui fait ici des vœux pour votre bonheur, me réjouir des espérances que ce jour fait naître, et que tout semble garantir.

Je vous dirai à vous, Monsieur, qu'en fixant votre choix sur celle qui va s'unir à votre sort, vous avez fait preuve d'une maturité de raison qui honore votre jeunesse. Dans l'âge même des illusions, vous avez senti que ce qui brille uniquement d'un éclat fragile ne suffit pas au sage qui regarde dans l'avenir; et vous ne concevriez pas que, dans la femme surtout, l'amabilité pût être séparée de la vertu. Vos désirs appelaient donc une compagne dans laquelle ces grâces qui cesseraient de l'être si elles n'étaient pas décentes, ces qualités aimables qui embellissent la vie, fussent unies aux qualités solides qui en sont comme le fondement. Hé bien, Monsieur, rendez grâces au ciel qui couronne en ce moment la sagesse de vos pensées, et qui vous offre dans celle qui est à vos côtés la récompense la plus précieuse, comme la plus douce à votre cœur.

Une éducation distinguée, reçue au sein même de la capitale par les soins d'institutrices vraiment dignes de ce nom; une délicatesse, une élévation de sentiments qu'elle a puisées dans le cœur de sa mère, et dans les souvenirs

d'un père qui mérita de recevoir au champ d'honneur le signe éclatant du plus noble courage; une piété sincère sans être trop austère, pleine de condescendance sans faiblesse, incapable de plier devant ce qui ne s'allierait point avec le devoir : tels sont, Monsieur, les gages de bonheur que vous apporte celle qui s'associe à votre destinée; vous serez heureux par elle, mais elle sera heureuse par vous.

Oui, Mademoiselle, je puis vous dire maintenant à vous, que celui qui va vous engager sa foi ne trompera pas vos espérances. Il a été bon fils, il a été bon frère, il sera bon époux. On le verra se montrer digne de recueillir l'héritage d'honneur et de loyauté, de vertus domestiques et chrétiennes des auteurs de ses jours et de ses aïeux. Sa famille ne vous est pas étrangère, c'est la vôtre; vous y trouverez une seconde mère que le ciel a douée de tout ce qu'il fallait pour vous servir en tout de guide et de conseil. Celui qu'il vous sera permis d'appeler du nom de père en a déjà pour vous toute la tendresse; et pour la mériter toujours, vous n'aurez qu'à vous montrer toujours semblable à vous-même. Bientôt, en vous adressant à des êtres chéris, vous direz pour la première fois, Mon frère, Ma sœur; et ces noms sur vos lèvres ne seront que l'expression fidèle d'une affection réciproque qui existe déjà, et qui va devenir plus vive que jamais. Ainsi donc, jeunes époux, de quelque côté que je porte mes regards, je n'aperçois que d'heureux présages pour votre avenir.

Toutefois je vous tromperais, je trahirais mon ministère si j'osais vous prédire que vous ne verrez jamais se lever sur vos têtes que des soleils sans nuages. Non, il n'est pas pour l'homme de félicité pure sur la terre. Combien de fois des accidents imprévus, des pertes douloureuses, quelques-unes de ces tribulations qui sont comme l'apanage de notre humanité, n'ont-elles pas troublé le cours de la plus belle vie? Mais vivez en époux chré-

tiens, conservez la paix de l'union la plus inaltérable; montrez-vous compatissants envers l'indigence et le malheur, parce qu'il est écrit que les miséricordieux obtiendront miséricorde; soyez soumis à cette Providence qui bien souvent cache les dons de son ineffable bonté sous les traits mêmes de la justice; et ces pieuses dispositions seront pour vous le baume salutaire qui seul peut guérir les plaies de votre âme, ou du moins les adoucir.

Jeunes époux, je suis averti par le nombre de mes années que je pourrai bien n'être pas longtemps témoin de votre heureuse carrière; mais je puis du moins appeler de tous mes vœux une longue suite de jours prospères pour vous, qui, m'étant déjà chers par les liens de la parenté, le devenez davantage par le ministère que je remplis en ce moment.

BIBLIOTECA CENTRAL

effacer de son souvenir, comme des pages de notre histoire! Mais non, nous sommes condamnés à en porter éternellement la honte dans la postérité. Du moins la religion a eu la gloire d'avoir fait tout ce qui était en elle pour les expier, pour réconcilier le ciel avec le peuple qui a eu le malheur de se rendre coupable.

Ce monastère, qu'est-il autre chose qu'un monument expiatoire de tous les sacriléges excès qui ont souillé la France, de tous les noirs attentats qui ont été commis contre la majesté de Dieu et de nos rois? C'est ici que nuit et jour gémissent au pied des autels des vierges sacrées, victimes innocentes et volontaires d'iniquités qui ne sont pas les leurs; c'est ici que la prière, les jeûnes, les veilles, les austères observances, les soupirs de cœurs contrits et humiliés ne cessent de monter comme un encens d'agréable odeur, vers le trône de la justice, mais aussi de la clémence éternelle, pour en faire descendre sur la famille Royale, sur la France entière, la grâce et la miséricorde; c'est ici que se forme un essaim de jeunes chrétiennes, qui, nourries dans l'amour de leur Dieu et de leur Roi, porteront un jour dans le monde les vertus et les sentiments qu'elles auront puisés dans ce saint asile.

Ainsi la religion se venge de ses ennemis, en expiant le passé, en sanctifiant le présent, en préparant l'avenir.

Voyez comme dans cette cérémonie dont elle est l'âme, tout est noble et touchant! Au lieu d'un simple oratoire qui lui était consacré dans un espace trop étroit, un temple s'élève plus digne d'elle, sous les auspices de la Reine des cieux, de celle qui est si particulièrement la patronne de la France et de la race de nos rois; il doit être érigé sous l'invocation du saint monarque père des Bourbons, qui du haut des cieux veille encore sur ses enfants et sur son peuple. Et à qui cette capitale devra-t-elle ce

monument de piété chrétienne? A la munificence d'une servante de Jésus-Christ, illustre par sa naissance, plus illustre encore par ses vertus, qui cachant le beau nom de Condé sous l'humble dénomination de Sœur de la Miséricorde, est venue ensevelir dans la solitude tout l'éclat et toutes les grandeurs du siècle. Au nom de qui est posée la première pierre de ce saint édifice? Au nom de ce que le malheur, le courage, la bonté ont de plus touchant, comme la France de plus cher; au nom de l'auguste orpheline du Temple. Ah! sans doute, elle serait bien capable de fixer d'un œil ferme les ruines du palais de ses pères, et même les lieux qui n'auraient été que le théâtre de ses propres douleurs; mais ne demandons pas à sa piété filiale de revoir les lieux où ses bienheureux parents ont tant souffert. Qu'il nous suffise qu'elle nous console de son absence par une si fidèle et si digne dépositaire de ses sentiments et de ses pensées. Si le pasteur également chéri et révéré qu'une providence toute miséricordieuse avait réservé au siége du glorieux saint Denis, n'a pu satisfaire aux désirs de son cœur; s'il n'est point ici pour lever ses mains vénérables sur cette enceinte et pour la bénir, il est en quelque sorte présent par un autre lui-même, par ce prélat qui doit un jour hériter de son amour pour nous comme de notre amour pour lui.

Pontife du Seigneur, appelez toutes les bénédictions du ciel sur les fondements de cet édifice sacré; que par vos mains la religion lui imprime son caractère de stabilité et de durée, et que ce monument de la piété de Louise de Condé traverse les siècles, comme les monuments que la piété de saint Louis consacrait il y a six cents ans au bien de la religion et de l'humanité.

POUR LA BÉNÉDICTION

DE LA PREMIÈRE PIERRE

DE LA

CHAPELLE DE LA VISITATION.

RUE DE VAUGIRARD.

Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.
Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. LUC. II, 14.

Tel est le cantique d'allégresse que les anges firent autrefois retentir dans les airs pour célébrer la naissance de celui qui était l'attente des nations, d'un Dieu fait homme pour sauver le monde ; cantique divin que l'Eglise chrétienne répète tous les jours au milieu du sacrifice adorable qui procure et tant de gloire à Dieu, par le prix infini de la victime qui s'immole, et tant de paix aux hommes par les grâces qui en découlent sur la terre ; cantique qui n'est pas étranger à la cérémonie qui nous rassemble, et qu'il n'est pas déplacé de faire entendre sur les fondements mêmes d'un édifice qui doit avoir une destination sacrée.

Oui, gloire à Dieu ! Pourquoi ? parce qu'ici va s'élever un temple où sera offert sans cesse au Dieu trois fois saint un sacrifice d'adoration et de louange. Paix aux hommes ! Pourquoi ! parce qu'ici des âmes saintes et pures, loin des regards d'un monde profane, viendront pousser vers le ciel de ces pieux gémissements que le ciel exauce pour le bonheur de la terre. Gloire à Dieu ! parce que chaque nouveau temple qui s'élève est un nouveau triomphe de Jésus-Christ sur l'impiété du siècle ; paix aux hommes !

parce que chaque nouveau temple est un nouveau gage de paix, de prospérité pour la France, et de notre réconciliation avec le ciel.

Vous le savez, il y eut un temps où, pour punir la France, Dieu avait détourné d'elle ses regards, et l'avait comme abandonnée à la puissance des ténèbres. Et qu'avons-nous vu ? Les temples démolis ou fermés, les autels brisés ou profanés, les signes du salut insultés ou mutilés. Le nom de Jésus-Christ n'était plus connu que par les blasphèmes et les imprécations que l'on vomissait contre lui ; ses fêtes avaient été remplacées par d'autres fêtes, et l'enfer semblait défier le ciel de jamais relever les autels du christianisme. Mais celui qui habite dans les cieux, comme parle le Prophète, s'est moqué de ses ennemis ; il a soufflé sur leur édifice d'argile, et l'édifice a disparu ; ce que la main de l'impie avait abattu, une main divine l'a rétabli, et nos temples rouverts ont vu accourir dans leur enceinte une foule d'adorateurs fidèles. Que si les nouveaux autels n'ont pas la richesse et la magnificence des anciens, ils sont peut-être d'autant plus agréables au Seigneur, que bien souvent ils sont moins l'ouvrage des dons de l'opulence que des offrandes réunies des peuples fidèles.

Au milieu de nos fureurs impies, la violence avait arraché de leurs solitudes ces vierges sacrées qui s'y dévouaient à la prière et à la pénitence. L'état religieux était proscrit ; il semblait anéanti, et l'impiété s'en applaudissait ; mais sa joie a été aussi vaine que criminelle. Ce que la force avait séparé, la foi l'a réuni ; on a vu renaître de leurs cendres ces pieuses sociétés qui semblaient éteintes. Dispersées par l'orage, les colombes timides se sont envolées du milieu des piéges du monde, et sont venues se réfugier à l'ombre du sanctuaire. Et qui ne se réjouirait en particulier de voir se perpétuer ces Filles de la Visitation, avec cet esprit d'humilité, de simplicité, d'u-

nion, de paix, et de cette douceur céleste qui, du cœur de François de Sales, a passé dans celui de ses dignes Filles?

Le monde les dédaigne peut-être; mais le monde est un insensé qui n'entend rien aux choses de Dieu, et qui n'entend même pas ses vrais intérêts. Dominé par l'amour effréné des biens et des richesses de la terre, amour qui est une source intarissable de querelles, de haines, d'injustices, le monde, pour être rappelé à ses devoirs, a besoin de grands exemples : et c'est ici qu'il les trouvera dans ces filles héroïques qui savent tout quitter; renoncer à toutes les espérances, à toutes les douceurs du siècle, pour mener une vie pauvre et obscure.

Le monde est coupable; ses impiétés, ses débauches, ses crimes ne cessent de provoquer la vengeance divine; il faut des victimes qui l'apaisent : et c'est ici qu'on les trouvera, dans ces vierges chrétiennes qui sont devant Dieu comme des hosties vivantes pour l'expiation des péchés de la terre.

Le monde peut aisément communiquer à l'enfance sa corruption et ses vices. Le premier âge a besoin d'asiles, où, loin de la contagion, puisse croître et se développer en lui le germe de toutes les vertus : c'est ici que se formeront de jeunes chrétiennes qui porteront un jour dans leurs familles les précieux sentiments de piété qu'elles auront puisés dans la solitude.

Puisse donc se multiplier, se perpétuer d'âge en âge cette sainte congrégation des Filles de François de Sales, pour être l'ornement de l'Eglise! Puisse ce sanctuaire sur lequel nous avons appelé les bénédictions du ciel, être longtemps témoin de leurs prières et de leur ferveur!

Je me réjouis de voir poser cette première pierre par une de ces dames chrétiennes (1), illustres par la nais-

(1) Madame la duchesse de Duras, douairière.

sance, plus illustres par leurs vertus, et dont la vie entière peut être montrée avec confiance aux amis de la religion qu'elle réjouit, et à ses ennemis qu'elle force au respect.

Et vous qui présidez à la construction de ce saint édifice avec autant de zèle que d'intelligence, et vous qui y coopérez par votre travail, et nous tous qui sommes présents à cette cérémonie, profitons des exemples que le ciel nous met sous les yeux. A la vue de ces humbles servantes de Jésus-Christ, qui, pour lui plaire, se consacrent à la pratique de ce qu'il y a de plus parfait, ne rougirions-nous pas d'être infidèles à nos devoirs? N'oublions pas qu'il est commandé à tous ceux qui vivent dans le siècle, comme à ceux qui sont cachés dans la solitude, au pauvre comme au riche, de respecter le saint nom de Dieu, de consacrer le travail par la prière, de sanctifier les jours consacrés au culte du Seigneur, et que c'est pour tous que l'Apôtre a écrit ces paroles (1) : Tout ce qui est juste, tout ce qui est bon, tout ce qui est honnête, tout ce qui est digne d'estime, voilà ce que vous devez aimer et pratiquer. *Amen.*

(1) Philip. IV, 8, 9.